Les concepts de Renaissance et d'humanisme en Allemagne : quelques remarques sur la (non) définition d'un champ d'étude dans la recherche contemporaine en histoire

Axelle Chassagnette

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/244>

DOI : 10.4000/ifha.244

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2010

Pagination : 164-179

ISSN : 2190-0078

Référence électronique

Axelle Chassagnette, « Les concepts de Renaissance et d'humanisme en Allemagne : quelques remarques sur la (non) définition d'un champ d'étude dans la recherche contemporaine en histoire », *Revue de l'IFHA* [En ligne], 2 | 2010, mis en ligne le 01 février 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/244> ; DOI : 10.4000/ifha.244

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

©IFHA

Les concepts de Renaissance et d'humanisme en Allemagne : quelques remarques sur la (non) définition d'un champ d'étude dans la recherche contemporaine en histoire

Axelle Chassagnette

Le concept de Renaissance a-t-il la même signification en Allemagne qu'en France ? Est-il également mis en œuvre dans tous les départements d'histoire ? Un bref tour d'horizon européen pourra aisément nous convaincre du contraire¹. On sait que la notion est relativement ancienne dans la réflexion historiographique, développée au XIXe siècle par Jules Michelet et Jacob Burckhardt². L'un et l'autre ont enraciné leur recherche dans la définition d'un « renouveau » des arts et de la connaissance, conçu d'abord par les artistes italiens des XVe et XVIe siècles, synthétisé par Giorgio Vasari, et par les premiers humanistes défenseurs d'une restitution des arts et du savoir des Anciens³. Leur analyse des conditions d'émergence de pratiques et de productions nouvelles dans le domaine artistique les conduit cependant à présenter ce moment comme la transformation d'une époque toute entière, comme un moment particulier de l'Italie, puis de l'Europe alors au seuil de la modernité. Ces thèses historiographiques, qui portaient sur la définition et les délimitations chronologiques d'une période nouvelle de l'histoire européenne, ont été discutées, contestées et remaniées jusqu'à aujourd'hui. Dès le XIXe siècle, certains historiens – dont la voix demeure assez isolée – proposent un déplacement du concept de Renaissance : Ernest Renan étudie ainsi Joachim de Flore et François d'Assise et décrit la période comme un moment de transformation de la vie religieuse. Au XXe siècle, Johan Huizinga, médiéviste néerlandais, prend le contrepied du modèle historiographique de la Renaissance comme rupture, mettant en lumière, dans une perspective novatrice d'histoire culturelle, les continuités entre Moyen Âge et époque moderne⁴. Sa

compréhension de la période influence les médiévistes mais également quelques grands spécialistes de la Renaissance comme Paul Oskar Kristeller et Hans Baron.

Si l'on considère les grandes synthèses portant sur la période et rédigées dans la seconde moitié du XXe siècle, il apparaît que les définitions admises de la Renaissance demeurent extrêmement variables⁵. Jean Delumeau (né en 1923), dans la *Civilisation de la Renaissance*, envisage la période comme un temps de transformation profonde des sphères sociale, économique, religieuse et culturelle, ouvrant ainsi la voie au développement d'une histoire totale des XVe et XVIe siècles⁶. Les travaux d'Eugenio Garin (1909-2004), spécialiste italien de la philosophie de la première modernité, relèvent plutôt d'une histoire culturelle qui s'adosse aux méthodes philologiques de Benedetto Croce et d'Antonio Gramsci. Dans la lignée des ouvrages de Michelet et Burkhardt, il présente la Renaissance comme le temps d'une conception nouvelle de l'homme, mettant en lumière l'importance de l'enseignement et de la pédagogie humanistes, mais en étant également attentif à analyser la diversité des positions et des courants philosophiques de la période, dont il souligne par ailleurs les caractères spécifiques, clairement distingués de la philosophie scolastique médiévale⁷. Plus récemment, l'historien britannique John Hale a repris le terme de « civilisation » pour décrire les particularités d'un temps bien délimité – de 1450 au début du XVIIe siècle – pour une aire précise – l'Europe⁸. Il explique la « cohérence propre » de ce long XVIe siècle par l'émergence d'une Europe distincte de la chrétienté de l'Occident médiéval et aborde, comme Michelet et Delumeau (tout en se réclamant plutôt de Burkhardt) de très nombreux thèmes dans une approche à la fois culturelle, politique, sociale et économique de la période. L'ouvrage de Peter Burke, paru en 1998, prend le contrepied de ces approches globales de la Renaissance⁹. Cette dernière doit, selon lui, être comprise comme un mouvement strictement culturel porté d'abord par les artistes et les humanistes italiens des XVe et XVIe siècles, et analysée selon un schéma de réception du modèle italien dans le reste de l'Europe, modèle qui permet de dessiner les « centres et les périphéries » du renouveau intellectuel et artistique de la période, mais insiste sur le caractère actif et les processus d'hybridation et de transformation qui caractérisent ce phénomène. Son étude s'attache en particulier à décrire la circulation des hommes et des œuvres, ainsi que les différentes « diasporas » qui scandent les principaux moments de la réception de la Renaissance hors d'Italie.

À la diversité de ces positions historiographiques vient s'ajouter celle de la place de la notion de Renaissance dans la structuration institutionnelle de la recherche historique contemporaine. Reprenons une fois encore notre tour d'horizon européen. L'Italie semble être, de loin, le pays qui accorde la plus grande place à la recherche sur la Renaissance. Outre les chaires universitaires d'enseignement consacrées à ce domaine, il existe plusieurs instituts italiens de recherche sur la Renaissance, notamment l'*Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento*, installé à Florence, l'*Istituto di Studi Rinascimentali di Ferrara* et l'*Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento Meridionale* à Naples¹⁰. Ces instituts interdisciplinaires accordent une large place au travail de documentation. De nombreux projets, d'approche philologique et érudite, sont consacrés à l'édition des œuvres des philosophes et humanistes italiens des XVe et XVIe siècles. Leur sont associés certains outils de recherche comme la bibliographie italienne des études sur l'humanisme et la Renaissance (*Bibliografica italiana degli studi sull'Umanesimo e il Rinascimento*). Ailleurs en Europe, la présence institutionnelle des recherches renaissantes semble plus dispersée. Au Royaume-Uni, les départements et les instituts de recherche dont les travaux concernent la période comportent le plus souvent l'appellation *Early modern*, équivalent

de notre « époque moderne » et de la *Frühe Neuzeit* allemande. Il existe cependant une *Society for Renaissance Studies*, fondée en 1967, dont le but est de soutenir les recherches interdisciplinaires sur la Renaissance et de rassembler l'information qui s'y rapporte¹¹. Elle dispose d'une revue propre, les *Renaissance studies*. L'usage du concept de Renaissance semble moins systématique au Royaume-Uni qu'en Italie, à la fois plus ponctuel et plus pragmatique : il s'applique notamment assez fréquemment aux travaux consacrés à l'Italie des XVe et XVIe siècles. Certains domaines de la recherche favorisent ce recours : il s'agit surtout de l'histoire culturelle, de l'histoire des savoirs, de l'histoire du livre et de l'enseignement. La réflexion sur la définition de la Renaissance ne semble pas être une priorité de la réflexion historiographique, malgré les travaux antérieurs de Peter Burke et John Hale. La recherche britannique bénéficie par ailleurs d'une coopération étroite avec les études historiques américaines : le XVIe siècle est assurément un point fort de ces dernières, en raison notamment de l'attention portée à l'histoire religieuse et au développement des Réformes et du protestantisme¹².

Un constat analogue peut être fait sur la recherche française spécialisée dans le domaine de la Renaissance. Malgré la réflexion précoce de Michelet et l'existence de quelques grands historiens intéressés à définir les particularités de cette période – Lucien Febvre et son travail sur Rabelais¹³, Jean Delumeau ou encore Henri-Jean Martin dans le domaine de l'histoire du livre – la recherche s'est longtemps déployée sur le temps long de la période moderne, fréquemment sur deux siècles consécutifs. Il s'agit sans doute en partie d'un héritage de l'école des Annales, dont la réflexion privilégie l'histoire économique et matérielle. Par ailleurs, la coupure chronologique (placée conventionnellement en 1492) qui sépare recherche et enseignement institutionnels en histoire médiévale et en histoire moderne établit de fait une périodisation décalée par rapport aux siècles renaissants. La Renaissance n'est cependant pas totalement oubliée par la recherche historique française. Elle est notamment stimulée par l'approche interdisciplinaire qui caractérise les travaux d'histoire culturelle sur cette période : l'histoire de l'art et les études littéraires surtout conservent en effet une forte tendance à la spécialisation par siècle. Certains ouvrages, comme ceux d'Alexandre Koyré et de Michel Foucault en épistémologie et en histoire des sciences, ont d'autre part éveillé l'intérêt des historiens pour les particularités des pratiques savantes de la Renaissance¹⁴. La redécouverte des travaux de Mikhaïl Bakhtine en France dans les années 1970, en particulier de sa réflexion sur la culture populaire et les pratiques carnavalesques¹⁵, a également nourri les recherches en littérature et en histoire de l'art¹⁶. Le Centre d'Études Supérieures de la Renaissance de Tours, créé en 1956, a le statut d'UFR et d'UMR. Il se caractérise notamment par l'ampleur de son approche thématique (histoire religieuse, histoire des savoirs et des techniques, histoire culturelle, histoire du livre...) et disciplinaire (littérature, philosophie, histoire, histoire de l'art et musicologie). Enfin, le choix récent de la Renaissance comme sujet d'histoire moderne pour les concours du CAPES d'histoire-géographie et des agrégations d'histoire et de géographie témoigne de l'intérêt porté à cette période et à ses spécificités par la communauté historique¹⁷.

Qu'en est-il de l'Allemagne ? Pendant l'entre-deux-guerres, la vivacité de l'intérêt pour la période, le thème et le concept historiographique de la Renaissance dans l'aire germanique est remarquable, en particulier dans le domaine de l'histoire de l'art. Le philosophe Ernst Cassirer (1874-1945), les historiens de l'art allemands et autrichiens Aby Warburg (1866-1929), Erwin Panofsky (1892-1968), Raymond Klibansky (1905-2005), Fritz Saxl (1890-1948) et Ernst Gombrich (1909-2001), enfin les historiens Hans Baron

(1900-1988) et Paul Oskar Kristeller (1905-1999) ont consacré partie ou totalité de leurs travaux à cette période. Tous (à l'exception d'Aby Warburg, dont l'importante bibliothèque créée à Hambourg fut cependant transférée à Londres en 1933) ont quitté l'Allemagne nazie et poursuivi leurs activités de recherche dans d'autres pays d'Europe, puis aux États-Unis pour certains, où ils furent accueillis dans les universités les plus prestigieuses, contribuant au développement de la spécialisation historique dans ce domaine.

Au regard de cette effervescence, les travaux des chercheurs allemands semblent plus modestes après 1945, et concentrés surtout dans le domaine des études littéraires et de l'histoire de l'art¹⁸. Un nom important se dégage en romanistique (*Romanistik*), celui d'August Buck (1911-1988), qui a sans conteste été l'un des plus importants contributeurs allemands à la recherche sur la Renaissance dans la seconde moitié du XXe siècle. Romaniste de formation, professeur à Kiel et Marbourg, Buck a consacré l'essentiel de ses travaux à cette période – il faut d'ailleurs noter que cette spécialisation marquée, qui semble naturelle à un connaisseur des parcours académiques français, s'éloigne des pratiques actuelles des milieux universitaires allemands dans les domaines des sciences humaines et sociales, dans lesquelles la tendance est plutôt à l'élargissement nécessaire des thèmes autant que des périodes étudiées¹⁹. Les travaux de Buck, dont la réception européenne est assez large, se fondent sur une approche interdisciplinaire qui associe étude de la littérature, de l'histoire et de la culture du XVIe siècle (essentiellement française et italienne)²⁰. L'étude littéraire des textes y est étroitement associée à celle des milieux intellectuels, des idées et du contexte historique au sens large. Elle accorde notamment une place importante – et alors assez originale en Europe – à l'histoire des savoirs scientifiques et de la philosophie naturelle. Buck développe également une réflexion sur le concept même de Renaissance, s'appuyant sur les nombreux travaux menés dans le monde anglo-saxon. Ses travaux sont donc largement lus, au-delà des cercles des chercheurs en romanistique, par des spécialistes d'histoire et d'histoire culturelle.

Malgré son engagement et ses relations avec les plus importants spécialistes européens et américains de la période, Buck ne semble pas avoir fait école en Allemagne, en particulier chez les historiens. Dans un article publié en 1978, il appelle d'ailleurs avec véhémence à l'« institutionnalisation » de la recherche sur la Renaissance et l'humanisme en Allemagne²¹. Il y fait état du passé brillant du pays en ce domaine, rappelle l'histoire du transfert de la bibliothèque Warburg de Hambourg à Londres et du développement contemporain des instances internationales de recherche sur la Renaissance, en particulier de la FISIER (Fédération Internationale des Sociétés et des Instituts pour l'étude de la Renaissance, fondée en 1957)²². Il exprime le souhait de voir l'Allemagne s'associer plus activement à ces échanges internationaux, souhait qui ne semble pas avoir été exaucé. Si l'on examine aujourd'hui les centres de recherche membres de la FISIER, les institutions allemandes sont en effet bien moins nombreuses que leurs équivalents français, italiens, anglais ou américains. Trois figurent dans la liste fournie par la fédération. Il s'agit du centre de recherche sur Pétrarque de l'Université de Cologne (*Petrarca Institut der Universität Köln*), du département de recherche sur l'histoire intellectuelle et la philosophie de la Renaissance de l'Université de Munich (*Seminar für Geistesgeschichte und Philosophie der Renaissance*), enfin du groupe de travail pour la recherche sur la Renaissance de la bibliothèque de Wolfenbüttel (*Wolfenbüttler Arbeitskreis für Renaissanceforschung*). L'institut Pétrarque est avant tout un centre de documentation.

Le *Seminar* munichoïse, d'orientation philosophique, est un lieu de recherche et d'enseignement sur les grands savants et penseurs de la Renaissance (étendue en partie aux périodes des derniers siècles du Moyen Âge et du début du XVII^e siècle). Le groupe de travail de Wolfenbüttel est sans doute l'institution la plus interdisciplinaire et la mieux connue hors d'Allemagne, en raison notamment de la fréquentation internationale de la bibliothèque par des chercheurs spécialistes de la période moderne. Ce groupe, fondé officiellement en 1976, est expressément cité par August Buck dans son article de 1978. Le spécialiste de la Renaissance a d'ailleurs largement contribué à son développement. Le groupe de travail organise régulièrement colloques et journées d'études et dispose d'une revue, les *Wolfenbütteler Abhandlungen zur Renaissanceforschung*.

En Allemagne, les départements universitaires et les centres de recherches historiques n'ont presque jamais de spécialisation dans le domaine de la Renaissance. Qu'en est-il de la réflexion sur ce concept historiographique ? Il faut bien constater que celle-ci est quasi inexistante, alors que les travaux sur la définition de la *Frühe Neuzeit* sont nombreux. On peut citer par exemple le volume collectif *Frühe Neuzeit als Epoche*, publié récemment sous la direction de Helmut Neuhaus par la revue *Historische Zeitschrift*²³. L'ouvrage tente de définir les principales caractéristiques de l'époque moderne dans les domaines les plus divers, de l'histoire de l'art à l'analyse de la construction des États, de l'histoire des savoirs à l'histoire économique, envisageant également, dans une perspective très actuelle d'histoire globale, la validité de cette périodisation hors des mondes européen et occidentaux. Le concept de Renaissance y apparaît de manière extrêmement ponctuelle : il n'est utilisé que par un seul des contributeurs, Christian Freigang. Ce dernier, historien d'art, identifie de manière traditionnelle le concept à un phénomène artistique, et secondairement culturel – en particulier à la période de la naissance et du développement de l'humanisme²⁴. Dans cette perspective, la Renaissance constitue un concept valide pour effectuer une sous-périodisation des phénomènes et des styles artistiques au sein de la période moderne. Il ne revêt pas la valeur d'un paradigme historiographique susceptible de rendre intelligible l'ensemble d'une époque. Il n'est d'ailleurs pas même évoqué dans l'introduction générale de l'ouvrage.

D'une manière générale, l'usage du terme de Renaissance par les historiens allemands est extrêmement parcimonieux. Il est presque exclusivement appliqué à la description des phénomènes intellectuels et culturels qui caractérisent la première modernité. L'Université de Münster propose par exemple une introduction problématisée à la période moderne, destinée au public étudiant et offrant une description des principaux phénomènes sociaux, politiques et intellectuels qui caractérisent cette époque, ainsi qu'une définition des concepts et des approches méthodologiques en usage parmi les historiens²⁵. L'ensemble comprend une introduction générale, une description des principales théories historiques et sociologiques (ou paradigmes historiographiques) susceptibles de caractériser et de définir la *Frühe Neuzeit*, et des développements sur les principaux aspects thématiques dont peut traiter l'histoire de cette période (organisation sociale, événements politiques, structures du droit et de l'ordre politique, savoirs, économie et expansion européenne)²⁶. Le concept de Renaissance n'apparaît dans aucun des titres qui structurent ces différentes sous-parties. Il n'est mentionné que dans le glossaire, où une courte définition en est donnée : la Renaissance est présentée comme une « période de rupture débutant en Italie et comme berceau de la modernité », « dissolution de la pensée christo-hiérarchique médiévale », et « redécouverte de l'art et de la littérature gréco-romaine », « fondement moderne du monde et de l'image de

l'homme »²⁷. Cette définition, à la fois très sommaire et très riche (et par conséquent sans doute contestable dans sa manière abrupte et peu nuancée de caractériser des phénomènes complexes), ne restreint pas le concept de Renaissance à sa dimension culturelle et intellectuelle : elle suppose également une transformation en profondeur des structures sociales et de la représentation du monde, susceptibles de fonder la « modernité ». Elle ne semble pourtant pas destinée à servir aux étudiants de concept de référence, ni de modèle explicatif. Elle n'est mentionnée qu'en passant, comme un terme qu'un historien en formation est susceptible de rencontrer dans ses lectures, comme un horizon de référence historiographique qu'on ne saurait ignorer mais qu'on rechigne également à mettre en œuvre de manière directe.

On pourrait multiplier les analyses de même nature, en passant en revue l'activité de recherche et les programmes d'enseignement des différents départements d'histoire des universités et des centres de recherche en Allemagne. La Renaissance n'est pas un paradigme explicatif retenu : elle s'efface entièrement devant le concept de *Frühe Neuzeit*, largement en usage depuis le milieu du XXe siècle²⁸. Comment l'expliquer ? Nous ne prétendons pas à une compréhension complète du phénomène, et les réflexions qui suivent ont surtout valeur d'hypothèses.

Les historiens allemands, plus que leurs confrères français, sont attachés à l'étude des phénomènes historiques sur le temps long. En France, cette tendance, développée et encouragée (comme on l'a mentionné précédemment) par le courant des Annales, est plutôt en recul aujourd'hui : la plupart des historiens orientent leur recherche sur un siècle précis et sont par ailleurs recrutés pour leurs compétences dans une période définie : les universités et les départements de recherche demandent un « seiziémiste », « dix-septiémiste » ou « dix-huitiémiste » lors des recrutements. En Allemagne, l'approche sur le temps long est en revanche encouragée et institutionnalisée. Un historien qui a consacré sa thèse au XVIe siècle devra plutôt faire porter ses recherches post-doctorales ou son habilitation sur le XVIIe ou le XVIIIe siècle, et changer également de spécialisation thématique²⁹. Cette pratique – tacite, mais largement admise dans la construction des cursus académiques – est par ailleurs confortée par les tendances thématiques et problématiques actuelles de la recherche allemande en histoire moderne. Certains sujets apparaissent en effet de manière récurrente dans les projets de recherche et les programmes d'enseignement universitaires. L'un d'entre eux est l'étude de la structuration des sociétés modernes et l'incidence du droit et des pratiques juridiques dans cette organisation. Un autre est la construction des territoires politiques et du modèle de l'État dit « moderne ». Un autre enfin est l'étude de la confessionnalisation, qui cherche à mettre en lumière les processus de développement institutionnels, politiques et doctrinaux des confessions chrétiennes dans le Saint-Empire et dans l'Europe de la première modernité, ainsi que les conséquences de ce développement sur l'organisation et les pratiques sociales³⁰. Ces travaux sont en général construits sur une période longue, dont les débuts de la Réforme protestante au XVIe siècle et les paix de Westphalie en 1648 constituent le plus souvent les limites chronologiques. Dans cette perspective, le temps de la Renaissance se trouve d'autant plus naturellement débordé et effacé que les pratiques intellectuelles et savantes, qui constituent (à côté de l'histoire des arts) le sujet le plus adéquat à l'usage de cette périodisation et de ce concept, ne constituent pas des objets d'études privilégiés.

L'étude des milieux savants et intellectuels dans la première modernité n'est pourtant pas complètement ignorée des historiens allemands. Ces derniers, cependant, n'utilisent

guère le concept de Renaissance dans ce contexte, même si l'étude de ces objets historiques peut échapper en partie à la périodisation longue qui caractérise l'étude de la confessionnalisation ou du développement de l'État moderne. Une des notions les plus souvent mentionnée dans cette perspective (souvent attachée par ailleurs aux travaux sur la Renaissance) est celle d'humanisme (*Humanismus*). Il s'agit d'un concept largement utilisé par les historiens allemands contemporains, qui en ce domaine semblent avoir parfaitement reçu les travaux des grands chercheurs de l'entre-deux-guerres (en particulier Hans Baron et Paul Oskar Kristeller), ainsi que ceux d'August Buck dans la seconde moitié du XXe siècle. De nombreux travaux anciens et récents mettent au jour les particularités de ce mouvement culturel, caractérisé essentiellement par la recherche du retour aux sources et aux modèles savants et esthétiques de l'Antiquité gréco-romaine, mais aussi par une philosophie de l'homme moderne et de l'individu³¹. Est notamment privilégiée l'étude des textes, des pratiques d'écriture et de recherche philologique. Perçu avant tout comme un mouvement culturel né en Italie et reçu avec plus ou moins d'ampleur dans les différents pays l'Europe, l'humanisme tel qu'il est étudié en Allemagne se rapproche, par bien des aspects, de la définition de la Renaissance par Peter Burke mentionnée précédemment³². Cette acception est peut-être en partie héritée de la réflexion d'un des premiers inventeurs (à côté de Jacob Burckhardt) de la recherche sur la Renaissance dans l'espace germanique, Georg Voigt (1827-1891). La recherche de Voigt, centrée sur l'Italie, fut consacrée pour l'essentiel au phénomène de l'humanisme, qui constituait pour lui le seul phénomène d'importance de la période définie comme Renaissance et qu'il tendit d'ailleurs à substituer à cette notion pour caractériser la rupture avec les pratiques intellectuelles et savantes médiévales³³.

Dans la recherche allemande, l'*Humanismus* de l'espace germanique – incluant les territoires héréditaires Habsbourg et les cantons suisses germanophones – est parfois considéré comme un phénomène relativement bref, défini par des critères bien précis, en particulier par certaines pratiques intellectuelles (telle que la maîtrise du latin et du grec, la recherche et la collation des manuscrits des auteurs anciens) et sociales (la communication épistolaire, l'échange savant d'informations, le patronage, etc.). Cet humanisme est celui des « héros » intellectuels de quelques décennies (les dernières du XVe siècle et les premières du XVIe siècle), mis en valeur par des études biographiques et l'édition de leurs travaux. Il s'agit notamment de Conrad Celtis, Willibald Pirckheimer, Rudolf Agricola, Konrad Peutinger, Nicolas de Cues, Johannes Reuchlin, Johannes Aventinus ou encore Johannes Cuspinian. Cette définition assez restrictive de l'humanisme diffère de celle qui est aujourd'hui le plus souvent retenue par les historiens anglo-saxons, italiens ou français, et qui admet que les pratiques des premiers humanistes, développées dès le XIVe siècle en Italie, constituent au XVIe siècle une part essentielle des pratiques intellectuelles, transmises notamment par l'enseignement académique et scolaire³⁴.

L'humanisme allemand est par ailleurs fréquemment étudié dans ses relations à la naissance et au développement de la Réforme. Sans être nécessairement contradictoires – il existe de célèbres réformateurs parmi les humanistes, tel que Philipp Melanchthon – les centres d'intérêt et les pratiques intellectuelles des humanistes et des réformateurs peuvent être assez différents pour conduire à la construction d'objets historiques spécifiques et clairement distingués³⁵. Par ailleurs, l'étude de l'humanisme – pas uniquement en Allemagne – oppose traditionnellement les tenants d'une lecture retrouvée et amendée des œuvres de l'Antiquité, nombreux parmi les enseignants des

facultés de philosophie, et les théologiens, supposés plus fidèles aux pratiques scolastiques³⁶. Dans cette perspective, le temps des Réformes peut être considéré en Allemagne comme le prolongement (avec ses enjeux intellectuels et philosophiques propres) du temps des humanistes, dans une sous-périodisation courte des débuts de la *Frühe Neuzeit* : là encore, cette périodisation n'est pas un élément en faveur de la mise en œuvre du concept de Renaissance, qui suppose un autre découpage chronologique. De manière significative, les historiens allemands ont adopté un concept qui n'est guère en usage dans les autres pays occidentaux, celui de *Späthumanismus* (ou « humanisme tardif »)³⁷. La notion, née en 1931, vient du germaniste Erich Trunz (1905-2001)³⁸. Elle fut assez largement adoptée dans le domaine des études littéraires et historiques au cours des années 1960. Là où d'autres écoles historiographiques perçoivent la continuité d'un mouvement et de pratiques culturelles (des premiers humanistes italiens du XIV^e siècle jusqu'aux lettrés et savants du début du XVII^e siècle), les chercheurs allemands tendent à mettre en lumière, en lui attribuant un terme propre, la spécificité d'un phénomène supposé interrompu plus tôt, le *Renaissance-Humanismus*, réémergeant au tournant du XVI^e siècle. Il s'agit cependant d'une notion contestée : tous les historiens de la culture allemands n'admettent d'ailleurs pas la prolongation de l'humanisme jusqu'au début du XVII^e siècle³⁹.

N'y a-t-il donc pas de Renaissance allemande ? Un historien français, italien ou anglo-saxon n'hésiterait sans doute pas à l'affirmer. Mais les historiens allemands sont largement réticents à le faire. Comment l'expliquer ? L'absence de réflexion sur le problème de la part des principaux intéressés rend délicate toute réponse définitive. Le constat demeure cependant : en usage parmi les romanistes et les historiens de l'art, le concept de Renaissance ne revêt pas la valeur d'un paradigme historiographique, d'un schéma d'explication et de compréhension des développements sociaux, politiques et culturels de la première modernité. La Renaissance n'est pas considérée comme une période homogène susceptible de désigner et d'éclairer l'ensemble des phénomènes qu'un historien peut analyser : par là même, elle ne saurait vraiment exister. D'autres concepts ont été retenus par les chercheurs allemands de l'après-guerre pour désigner et éclairer les développements des phénomènes historiques jugés caractéristiques de l'époque moderne. Le choix de substituer le plus souvent le terme d'humanisme à celui de Renaissance montre que cette dernière est avant tout comprise comme un objet de l'histoire culturelle, qui ne peut être transposé à d'autres domaines thématiques : l'étude de l'humanisme conduit le plus souvent à l'analyse des productions savantes de quelques individus, quelquefois de milieux sociaux identifiés par leurs pratiques culturelles et intellectuelles. Les résultats de ces études n'ont pas pour fonction de donner à comprendre l'intégralité d'une époque.

NOTES

1. Certaines remarques formulées dans ce texte proviennent de présentations orales tenues en 2004 au sein du Groupe d'études doctorales sur les savoirs à la Renaissance par Candice Delisle, Elisa Andretta et Antonella Romano. Je précise d'autre part que n'est évoqué ici que le concept de

Renaissance appliqué à la période de la première modernité. Je laisse ainsi de côté la discussion sur une éventuelle renaissance à l'époque médiévale, en particulier sur la Renaissance dite carolingienne, ainsi que celle sur les débuts précoces de l'humanisme italien, qui fait parfois remonter celui-ci au XIII^e siècle.

2. Jules MICHELET, *Histoire de France au XVI^e siècle. La Renaissance*, 1855 ; Jacob BURCKHARDT, *Die Kultur der Renaissance in Italien*, 1860. L'analyse de Burckhardt porte sur les conditions de développement de la production artistique dans les républiques italiennes, mais aussi d'une civilisation (*Kultur*) considérée comme distincte de celle du Moyen Âge occidental. L'historien suisse insiste notamment sur les transformations politiques des formes d'État et de gouvernement, ainsi que sur l'émergence et la prise en considération de l'individu au sein de la société, idée reprise notamment par Ernst Cassirer en 1927 dans *Individuum und Kosmos in der Philosophie der Renaissance*. Michelet présente également la période comme une rupture, un véritable âge héroïque qui s'étend bien au-delà de la sphère artistique. Il n'est pas question ici de retracer l'intégralité de l'histoire d'un concept dont la compréhension et l'usage ont perpétuellement évolué depuis le XV^e siècle. Pour une synthèse, voir Pascal Briost, *La Renaissance, 1450-1570*, Neuilly : Atlante, 2003.

3. En Italie et dès le XV^e siècle, les artistes puis les premiers humanistes utilisent plutôt les termes de *Rinascità* ou *Rinascimento*. Quoique plus rare, le terme « Renaissance » existe en français dès la fin du XIV^e siècle, mais dans une acception d'abord assez différente : il a alors le sens religieux d'un renouveau chrétien, obtenu par le baptême ou la pénitence.

4. Johann HUIZINGA, *L'automne du Moyen Âge* (traduit du néerlandais), 1919 pour la première édition néerlandaise.

5. Les ouvrages évoqués ici sont essentiellement ceux qui ont fait l'objet de traductions et de la plus large diffusion internationale.

6. Jean DELUMEAU, *La civilisation de la Renaissance*, Paris : Artaud, 1967.

7. Eugenio GARIN, *La cultura del Rinascimento*, Florence, 1964 ; *L'éducation de l'homme moderne. La pédagogie de la Renaissance (1400-1600)*, Paris : Seuil, 1968.

8. John HALE, *The Civilization of Europe in the Renaissance*, Londres : HarperCollins, 1993 (traduction française parue en 1998 sous le titre *La civilisation de l'Europe à la Renaissance*).

9. Peter BURKE, *The European Renaissance : Centres and Peripheries*, Oxford : Blackwell, 1998.

10. www.insr.it et www.rinascimentomeridionale.it.

11. <http://www.rensoc.org.uk>.

12. Il existe deux revues américaines prestigieuses consacrées aux périodes de la Renaissance et du XVI^e siècle : le *Sixteenth Century Journal* et le *Renaissance Quarterly*, revue de la *Renaissance society of America*.

13. Lucien Febvre, *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris : Albin Michel, 1942.

14. Alexandre KOYRÉ, *Du monde clos à l'univers infini*, Paris : Gallimard, 1962 (traduction de l'anglais) ; Michel FOUCAULT, *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris : Gallimard, 1966.

15. Mikhail BAKHTINE, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris : Gallimard, 1970.

16. Julia KRISTEVA et Tzvetan TODOROV ont joué un rôle important dans cette découverte française.

17. Cette question d'histoire moderne, dont l'intitulé exact était « La Renaissance, des années 1470 aux années 1560 », a été donnée pour la première fois en 2002. La Renaissance fait par ailleurs partie des programmes officiels de l'enseignement d'histoire dans le secondaire, notamment dans la classe de seconde.

18. Pour une courte synthèse sur le sujet, voir Karin WESTERWELLE, « Perspectives de la recherche sur la Renaissance française (*Frühe Neuzeit*) dans la romanistique en Allemagne » in : *Réforme*,

Humanisme, Renaissance, 61, 2005, p. 91-113. L'article souligne les difficultés que rencontre la recherche allemande en romanistique pour développer ses travaux sur la période de la Renaissance. Celle-ci pâtirait notamment de la forte spécialisation des départements universitaires dans le domaine de la littérature médiévale d'une part, et de la littérature classique du XVIIe siècle d'autre part. L'auteur de l'article souligne également la difficulté (en raison de la langue) que rencontrent les étudiants allemands à lire les auteurs du XVIe siècle.

19. Sur la carrière des historiens allemands, voir Christophe DUHAMELLE, « La carrière des historiens allemands » in : *BullMHFA*, 40, 2004, p. 116-119.

20. August BUCK, *Zu Begriff und Problem der Renaissance*, Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1969 ; *Die Rezeption der Antike in der romanischen Literaturen der Renaissance*, Berlin : Schmidt, 1976 ; *Humanismus. Seine europäische Entwicklung in Dokumenten und Darstellungen*, Freiburg/ München : Alber 1987 ; *Die italienische Renaissance aus der Sicht des 20. Jahrhunderts*, Stuttgart : Steiner, 1988.

21. August BUCK, « Zur Institutionalisierung der Renaissance- und Humanismusforschung in der Bundesrepublik Deutschland » in : *Berichte zur Wissenschaftsgeschichte*, 1, 1978, p. 217-220.

22. <http://fisier.haifa.ac.il/index.htm>.

23. Helmut NEUHAUS (dir.), *Die Frühe Neuzeit als Epoche*, Munich : Oldenbourg (*Historische Zeitschrift Beiheft*, 49), 2009.

24. Voir Christian FREIGANG, « Der Ort der Kunst in der Frühen Neuzeit. Wissenschaftliches zum Beginn der Frühen Neuzeit in der Kunstgeschichte sowie Anmerkungen zum kunsttheoretischen Diskurs nördlich der Alpen im 15. Jahrhundert » in : H. Neuhaus (dir.), *Frühe Neuzeit ...*, op. cit., p. 7-34.

25. <http://www.uni-muenster.de/FNZ-Online/>. Cette introduction a été rédigée à l'initiative du professeur Barbara Stollberg-Rilinger

26. Cette liste thématique est d'ailleurs révélatrice des principales approches méthodologiques et conceptuelles de la recherche allemande contemporaine : on peut citer par exemple le concept de *Kommunikation*, très en vogue outre-Rhin et associé à l'étude des savoirs et des pratiques sociales dans les milieux savants.

27. « Von Italien ausgehende Umbruchperiode als „Wiege der Moderne“; Auflösung des hierarchisch-christlichen Denkens des Mittelalters ; Wiederentdeckung der klassischen römisch-griechischen Kunst und Literatur ; Grundlegung des modernen Welt- und Menschenbildes ».

28. Sur l'histoire de l'usage de ce concept, voir notamment Winfried SCHULZE, « L'époque moderne (*Frühe Neuzeit*) entre expérience individuelle et approche structurelle : bilan, déficits et concepts d'un champ de recherche » in : *BullMHFA*, 41, 2005, p. 254-281.

29. Voir l'article de Christophe DUHAMELLE, cité plus haut (note 19).

30. En Allemagne, le concept de *Konfessionalisierung*, développé parallèlement à partir de la fin des années 1970 par Wolfgang Reinhard et Heinz Schilling, revêt l'importance d'un paradigme historiographique. La confessionnalisation est notamment présentée comme un processus institutionnel, politique et social autorisant le développement des États modernes. Voir Wolfgang REINHARD, « Gegenreformation als Modernisierung ? Prolegomena einer Theorie des konfessionellen Zeitalters » in : *Archiv für Reformationsgeschichte*, 68, 1977, p. 226-251 ; Heinz SCHILLING, « Die Konfessionalisierung im Reich. Religiöse und gesellschaftlicher Wandel in Deutschland zwischen 1555 und 1620 » in : *Historische Zeitschrift*, 246, 1988, p. 1-45.

31. Actuellement, de nombreux travaux sont menés sur l'écriture humaniste de l'histoire au tournant du XVe siècle et au début du XVIe siècle. Il s'agit d'un sujet qui permet de mettre en lumière les particularités nationales de la réception humaniste hors d'Italie. Voir par exemple Ulrich MUHLACK, « Das Projekt der Germania illustrata. Ein Paradigma der Diffusion des Humanismus ? » in : Johannes HELMRATH, Ulrich MUHLACK, Gerrit WALTHER (dir.), *Diffusion des Humanismus. Studien zur nationalen Geschichtsschreibung europäischer Humanisten*, Göttingen :

Wallstein, 2002, p. 142-159 ; Johannes HELMRATH, Albert SCHIRRMESTER, Stefan SCHLEIN (dir.), *Medien und Sprachen humanistischer Geschichtsschreibung*, Berlin : De Gruyter, 2009. Pour une définition de l'humanisme dans une encyclopédie allemande, voir Gerrit WALTHER, « Humanismus » in : Friedrich JÄGER (dir.), *Enzyklopädie der Neuzeit*, vol. 5, Stuttgart/ Weimar : Metzler 2007, p. 665-692. Voir également le volume dirigé par Thomas MAISSEN et Gerrit WALTHER, *Funktionen und Inhalt des Humanismus. Studien zum Nutzen des Neuen in der humanistischen Kultur*, Göttingen : Wallstein, 2006.

32. Ce qu'illustre l'article très complet d'Albert Schirrmeister sur la recherche contemporaine sur l'humanisme : Albert SCHIRRMESTER, « Renaissance – Humanismus ? Neue Forschungen zur Kulturgeschichte des 16. Jahrhunderts » in : *Zeitschrift für historische Forschung*, 36, 2009-2, p. 259-295. Le titre de l'article associe étroitement les concepts de Renaissance et celui d'humanisme. Par la suite, l'article traite essentiellement de l'humanisme, bien qu'il souligne dès sa troisième page (p. 261) que les discussions sur l'humanisme comme phénomène historique sont anciennes et en corrélation avec les définitions de la Renaissance considérée comme période à part entière : « Die Uneinigkeit über das Phänomen Humanismus beginnt bei seinen Anfängen und verbindet sich dort mit der Diskussion über die Renaissance als eine eigene Epoche ». A. Schirrmeister utilise par ailleurs à quelques reprises l'expression « Renaissance-Humanismus ».

33. Georg VOIGT, *Die Wiederbelebung des classischen Alterthums oder das erste Jahrhundert des Humanismus*, Berlin : Reimer, 1859.

34. Sur ce sujet, voir notamment Lisa JARDINE et Anthony GRAFTON (dir.), *From Humanism to the Humanities : education and the liberal arts in the fifteenth- and sixteenth century Europe*, Cambridge (Mass.) : Harvard University Press, 1986.

35. Voir Albert SCHIRRMESTER, « Renaissance – Humanismus ?... », *op. cit.*, p. 273 et suiv.

36. En Allemagne, l'affaire Reuchlin (1510-1511) oppose ainsi les humanistes aux théologiens de l'Université d'Heidelberg. Une vision traditionnelle de l'humanisme, fondée surtout sur l'étude des milieux italiens – en particulier néo-platoniciens – du XVe siècle met aussi en lumière une perception déchristianisée (plutôt que non religieuse) du monde. L'insistance sur la vision philosophique, réformatrice et irénique des grands héros de l'humanisme (en particulier Erasme) peut également conduire à percevoir une contradiction entre ce mouvement culturel et l'adoption de positions doctrinales et confessionnelles marquées.

37. Bien que le terme ne fasse pas l'objet de définitions systématiques, il est utilisé avec régularité, mais aussi rejeté par certains historiens qui limitent le phénomène de l'humanisme allemand au XVe siècle et aux premières décennies du XVIe siècle. Une des principales caractéristiques de la définition du *Späthumanismus* est son association avec des positions doctrinales et confessionnelles marquées, et quelquefois revendicatives, ce qui est en contradiction avec les positions religieuses supposées « irénistes » et réformatrices des premiers humanistes. Pour une synthèse, voir Notker Hammerstein et Gerrit Walther (dir.), *Späthumanismus. Studien über das Ende einer kulturhistorischen Epoche*, Göttingen : Wallstein, 2000.

38. Erich TRUNZ, *Deutsche Literatur zwischen Späthumanismus und Barock*, München : Beck, 1995.

39. C'est le cas en particulier d'Ulrich Muhlack.

AUTEUR

AXELLE CHASSAGNETTE

Axelle Chassagnette a été de 2007 à 2009 boursière de la MHFA de Göttingen et bénéficiaire en 2009-2010 d'une aide à la mobilité de l'IFHA. Elle est actuellement professeur d'histoire-géographie en section Abibac au lycée Jean-Monnet de Strasbourg.